



QUAND DELANOË ACCÉLÈRE

Le Point

Le Point

www.lepoint.fr Hebdomadaire d'information du jeudi 12 juillet 2007 n° 1817

M 02405 - 1817 - F. 3,00 €



SPINOZA

**L'homme
qui a révolutionné
la philosophie**

par Roger-Pol Droit

Spinoza (1632-1677),
vu par un anonyme du XVII^e siècle



SPÉCIAL ÉTÉ

Notre test : êtes-vous bourge, beauf ou bobo ?

Corse : les maisons de stars

AKG-BISSON-FOHLEN/ABACA

A l'origine, dans l'Europe de la Réforme et du début du capitalisme, un jeune commerçant d'Amsterdam, juif et érudit, doute d'un monde où tout aurait été pensé par Dieu. Son nom: Baruch Spinoza. Sa devise: « *Prends garde* ». Exclu par sa communauté, il deviendra un excellent polisseur de lentilles oculaires et le plus radical des penseurs de la liberté. Il a refusé le principe du finalisme de la nature, affirmé l'unité du corps et de l'âme, et pavé le chemin de la liberté de conscience. « *Spinoza ou pas de philosophie* », écrira Hegel. Aujourd'hui encore, l'auteur de l'« *Ethique* » soulève les passions. Partout on s'en réclame, à droite comme à gauche, chez les scientifiques comme chez les écrivains, les laïques comme les religieux. Spinoza, tout public ?

**PAR
ROGER-POL
DROIT**

Mais qu'a-t-il donc fait ? qu'a-t-il donc dit, pour être, si intensément, de génération en génération, ou aimé ou haï ? Traîné dans la boue ou porté aux nues depuis trois cent cinquante ans, Spinoza est vénéré comme un saint homme ou redouté comme un diable. A son sujet, pas de demi-mesure : ce philosophe est menace suprême ou sauveur incomparable. Tant de passions contraires intriguent et déconcertent à propos d'un homme finalement si calme, autour d'une œuvre si dense, et si difficile.

Ce penseur inclassable collectionne les paradoxes. Il meurt assez jeune, à 44 ans, n'ayant presque rien publié et sans être jamais sorti du mouchoir de poche hollandais. Pourtant, l'Europe entière bruit déjà de sa renommée, qui ne cessera de croître. Il pourfend les religions et déteste les clergés, mais ne cesse de parler de Dieu, et d'y appliquer sa pensée. Savoir s'il est athée ou non est un casse-tête. Politiquement, ce n'est pas plus simple : il arrive qu'on le présente, à juste titre, comme rebelle, mais on peut non moins justement le juger conservateur.

L'œuvre, elle aussi, paraît dérégler nos instruments de mesure. Construit comme un traité de géométrie, avec axiomes, postulats, théorèmes et démonstrations, son « *Ethique* » traite d'amour, de haine et des appétits humains « *comme s'il était question de lignes, de surfaces et de solides* ». Or cet attirail logique vise à modifier l'existence, ni plus ni moins. Car cet homme qui nie l'existence de la volonté libre prétend conduire à la libération. Sa rigueur scienti-

fique veut déboucher sur la délivrance et la béatitude... Décidément, voilà un cas très à part dans la pensée occidentale. Alors, une fois encore : qu'a-t-il donc fait pour cela ? Passage en revue.

« Horribles hérésies »


Le 27 juillet 1656, il entre dans l'Histoire. Ce jour-là, dans la grande synagogue d'Amsterdam pleine à craquer, le rabbin Mortera lit le texte qui va exclure solennellement Baruch Spinoza, 23 ans, de la communauté juive. Le *herem* écarte un membre de la communauté en raison de son inconduite. C'est un châtement grave. Sans doute est-on loin du bûcher auquel les catholiques vouent les hérétiques, mais c'est une mort sociale : « *Vous ne devez avoir avec Spinoza aucune relation écrite ni verbale. Qu'il ne lui soit rendu aucun service et que personne ne l'approche à moins de quatre coudées. Que personne ne demeure sous le même toit que lui et que personne ne lise aucun de ses écrits.* » Si l'on précise qu'il est interdit aux juifs de le faire travailler, et qu'un juif à l'époque ne trouve généralement aucun emploi chez les chrétiens, on comprendra que la condamnation n'est pas seulement symbolique.

En outre, les termes pour condamner Spinoza sont plus acerbes que ceux de toute autre exclusion comparable. Le plus souvent, la mesure était temporaire. Avec lui, la condamnation ne sera jamais levée. C'est qu'il avait été l'un des plus brillants élèves du Talmud Torah. Le jeune Baruch connaissait tous les textes, lisait l'hébreu mieux que personne, comprenait les commentaires avant tous les autres.

« CE PENSEUR, LE PLUS ANORMAL ET LE PLUS SOLITAIRE QUI SOIT, M'EST VRAIMENT TRÈS PROCHE : IL NIE L'EXISTENCE DE LA LIBERTÉ DE LA VOLONTÉ ; DES FINS ; DE L'ORDRE MORAL DU MONDE ; DU NON-ÉGOÏSME ; DU MAL. »

NIETZSCHE

SPINOZA



Baruch Spinoza, l'auteur
de l'« Ethique »
et du « Traité théologico-
politique », naît
à Amsterdam en 1632
et meurt à La Haye en 1677.
D'après un portrait attribué
à Samuel Van Hoogstraten,
vers 1665-1670

Le philosophe de la joie

Une fécondité prodigieuse

Les innombrables lecteurs de Spinoza ont forgé de lui des visages divers, parfois incompatibles. Il a souvent fait peur, par sa difficulté ou par sa radicalité. Les disputes à son sujet n'ont jamais cessé : est-il ou n'est-il pas athée, matérialiste, démocrate ? En quel sens ? Jusqu'à quel point ? En accentuant différemment tel ou tel élément, on obtient des images distinctes. Le siècle des Lumières a inventé le « spinozisme ». Il n'est pas certain que Spinoza se serait reconnu dans cette doctrine radicale, matérialiste, ennemie des religions révélées, adversaire des monarchies absolues, amie de toutes les libertés, voire de toutes les licences. Mais c'est bien sur la base de sa doctrine que cette variation s'est développée dans toute l'Europe. Au XIX^e siècle, sa philosophie est au cœur de la querelle du panthéisme, que renouvellent l'idéalisme allemand et la découverte des doctrines indiennes. Sa pensée est saluée par Hegel comme la sauvegarde de l'esprit. D'autre part, considéré par Nietzsche comme pionnier, reconnu par Freud comme l'un de ses guides, Spinoza par son effort pour

Suite page 73

Les rabbins fondaient sur lui de grands espoirs. En ce temps-là, Michael, honorable marchand, dont la famille était venue du Portugal à la génération d'avant, pouvait être fier de son fils ! A présent, il aurait bien honte, s'il était encore de ce monde.

Car ce fils ne veut rien savoir, et refuse tout compromis. On dit que les rabbins lui ont proposé des arrangements. Si Baruch pouvait venir à la synagogue de loin en loin, on se soucierait moins de ses affirmations publiques. Mais le jeune homme persiste. Nouvelle proposition : mille florins, s'il vient de temps à autre ! Même dix fois plus, répond-il, ne le ferait pas fléchir. Il refuse l'apparence, et ne veut que la vérité. Que considérait-il donc comme vrai, à cette époque ?

Aurait-il été exclu pour avoir nié l'immortalité de l'âme ? Pour avoir soutenu que Dieu et la Nature sont deux noms pour une même réalité ? Aurait-il moqué les prières, critiqué les rites, refusé le principe même d'une institution religieuse ? Nous ne le savons pas, faute de document. On connaît assez bien les cercles que fréquentait le jeune homme, connus pour leurs critiques de la religion. On peut imaginer, à partir de ses écrits postérieurs, certaines de ses positions. Mais aucune certitude n'existe. Si Spinoza commence par être condamné, nous ne savons pas exactement pour quelle faute. Nous ignorons quelles sont ces « horribles hérésies » qui motivent qu'il soit maudit et banni.

« On ne me force à rien que je n'eusse fait de moi-même », aurait-il dit, avec un sens aigu de la provocation à froid. « J'entre avec joie dans le chemin qui m'est ouvert », aurait-il même ajouté. Désormais, le voilà sans contrainte, ni juif ni chrétien. Pourvu de sa seule raison. Mais dans l'obligation de subvenir à ses besoins. Le commerce paternel est impossible à poursuivre, il refuse d'ailleurs la succession, qu'il laisse à son frère, et décline l'aide financière de quelques amis. On perd sa trace un moment. Spinoza aurait tenté de gagner sa vie comme peintre mais, là aussi, les certitudes font défaut.

Le savoir, c'est le salut

En 1661, cinq ans après son exclusion, le voilà installé dans une petite maison de Rijnsburg, au sud d'Amsterdam. Il écrit dans une pièce minuscule, polit des lentilles pour télescopes dans celle d'à côté, dort dans un réduit à l'étage. Il s'installera ensuite à Voorburg, puis à La Haye. De chambre en chambre,

sans richesse ni confort, à part un bon lit dont il ne se sépare pas, sa vie se résume à son travail de technicien, à ses livres, qu'il écrit mais ne publie presque pas, et à sa correspondance, admirable de force et de clarté, avec des savants et des érudits. En une vingtaine d'années et quelques centaines de pages, Spinoza va bouleverser la pensée. Et inventer la modernité – la postérité ne s'y trompera pas.

Taciturne, modeste, insoucieux de la gloire, il n'était pourtant pas indifférent à la diffusion de la pensée. Sa solitude d'ermite ? N'y croyez pas. Il fréquente des cercles protestants, des partisans de la « seconde Réforme », que n'effraie pas la liberté de pensée. Les discussions sont régulières et animées. Ses entretiens avec quelques élèves débouchent ainsi, en 1661, sur le « Court traité », son premier ouvrage. Sa réflexion est encore très marquée par l'influence de Descartes, et pourtant déjà inimitablement spinoziste. Il rédige ensuite le « Traité de la réforme de l'entendement », dont l'admirable début signe la rupture décisive avec les illusions ordinaires : « Après que l'expérience m'eut enseigné que tout ce qui arrive dans la vie commune est vain et à futile... »

Spinoza travaille déjà à son maître-livre, l'« Ethique », une des œuvres majeures de l'histoire de la pensée mondiale. Il n'en publiera rien de son vivant, malgré une première tentative deux ans avant sa mort. Cela n'empêche pas sa réputation de s'étendre au loin : Louis XIV voudrait que ce sage lui dédie un ouvrage, l'université de Heidelberg lui offre en 1673 une chaire de philosophie. Il refuse, continue de polir des lentilles. Huygens ou Saint-Evremond lui rendent visite. Et plus tard Leibniz, qui niera ensuite l'avoir rencontré. Par prudence.

Car l'Europe pressent combien est dangereux ce silencieux qui s'emploie seulement à devenir philosophe. Mais qui ne fait pas semblant. Et qui sait que philosophe se dit en deux sens, qui pour lui n'en font qu'un : parvenir à une explication totale du monde par la raison, transformer radicalement son existence à partir de cette compréhension. Son but n'est donc pas de savoir pour savoir. Par la connaissance, il cherche à nettoyer l'humain de ses angoisses insensées, de ses vrais fanatismes et de ses fausses espérances, de tous ces maux que suscitent les illusions générées par l'ignorance. Comprendre le monde, c'est pouvoir devenir heureux. Au bout du savoir, le salut.



Le bureau de Spinoza dans sa maison de Rijnsburg, près de Leyde

ERICH LESSING/AGF-IMAGES

La liberté de philosopher

Par où passe le chemin? D'abord par l'exercice de la raison. Spinoza s'inscrit dans la grande constellation du rationalisme de l'âge classique qui s'est ouverte avec Descartes, dont il admire la démarche, qu'il reprend en la transformant. Rien n'est possible, rien n'est vraiment vivable sans le développement de toutes les capacités de la critique, de l'argumentation et de la démonstration. La raison n'a rien au-dessus d'elle à quoi elle devrait se soumettre, à aucun titre. Est-ce déjà le combat contre la religion, la révolte contre le pouvoir royal?

Nullement. Spinoza entreprend au contraire de montrer que cette liberté de philosopher n'est nuisible ni à la piété ni à la sécurité publique. C'est l'objet du deuxième ouvrage publié de son vivant, en 1670, le «*Traité théologico-politique*», défense et illustration de la pensée libre qui passe par une analyse du statut des Écritures, de la prophétie, des miracles autant que par une réflexion sur le droit naturel et les passions humaines. Spinoza a entrepris aussi ce gros livre pour réfuter les rumeurs l'accusant d'athéisme. Elles continueront de plus belle. Car ses contemporains ont bien du mal à entendre ce que veut dire «*Il n'y a de Dieu que philosophique*». Il n'est pas sûr que les nôtres y parviennent aisément. Pour comprendre, il faut lire l'«*Ethique*», son œuvre majeure.

Dieu est la Nature

«*Deus sive natura*». La révolution mentale qu'opère Spinoza est là tout entière: Dieu, c'est-à-dire la Nature. «*Sive*»: «ou bien», «si tu préfères»... Les deux termes sont équivalents et renvoient perpétuellement l'un à l'autre. Voilà qui rompt, de manière radicale, avec toutes les conceptions de Dieu «pur esprit», et donc séparé du monde. Le Dieu de Spinoza n'est extérieur à rien et n'a rien d'extérieur à lui. Il se confond, stricto sensu, avec l'Univers. De cette manière très singulière de concevoir Dieu découlent des conséquences majeures. Dieu n'est plus «une personne» et n'a rien à voir avec une quelconque Providence. Il n'a pas de volonté et ne prend aucune décision. S'imaginer que Dieu décide, arbitrairement, que tel événement va se produire ou ne pas se produire, penser qu'il pourrait changer d'avis, l'implorer, du coup, par des prières pour qu'il prenne une décision favorable à nos intérêts, ce ne sont là que de pitoyables sottises.

Dieu est selon Spinoza une «*substance infiniment infinie*», sans commencement ni fin, sans extérieur et sans passions. Il n'y a aucune place, dans cette substance infinie, qui se déploie dans une infinité de directions et de manières selon sa propre nécessité interne, pour le moindre caprice ou le moindre arbitraire. Au contraire, tout, en Dieu la Nature, arrive de manière nécessaire. Pas la plus petite place, dans le monde selon Spinoza, pour quelque chose qui pourrait être autrement qu'il n'est. Ce qui est, tel qu'il est, ne peut pas ne pas être. Inutile de rêver à un monde autre, de s'imaginer que quelque chose ait pu être raté, perdu, mal fait. Le monde est plein.

Il échappe au regret. Le repentir? Activité sans objet. «*Par perfection et par réalité, j'entends la même chose.*»

L'homme n'est pas libre

Mais les hommes? Ne sont-ils pas les auteurs de leurs actes, responsables de leurs réussites comme de leurs échecs? Ne sont-ils pas à louer pour leurs vertus, à blâmer pour leurs vices? Rire de Spinoza. Voilà bien les questions de ceux qui n'ont encore rien compris. Car l'homme est «*une partie de la Nature*». Ce qu'il

pense, sent, désire n'est nullement en son pouvoir. Nous ne sommes en aucune manière les souverains de nous-mêmes. Nous le croyons, certes, mais par simple ignorance. Nos décisions, nos choix – tout ce que nous prenons pour l'exercice de notre liberté – ne sont en fait que les conséquences des causes qui agissent en nous. Aujourd'hui, nous dirions: question d'hormones, d'enzymes, de connexions neuronales. Ou bien: affaire de conditionnement social. Ou encore: déterminisme psychique, mécaniques du désir, rouages secrets de l'inconscient.

Pourtant, nous nous croyons libres. Et c'est inévitable. Car nous ressentons les effets des causes qui agissent en nous. Mais nous ignorons ces causes. Nous nous attribuons donc l'origine de nos comportements. Celui qui est ivre se met à raconter ses secrets. L'alcool le fait parler. Il a, lui, le sentiment de choisir. En fait, nous sommes, en un sens, toujours plus ou moins ivres. Le fait de savoir que nous sommes

«*naturaliser*» les passions humaines nourrit la réflexion contemporaine sur l'approche scientifique des émotions et des pulsions.

Au XX^e siècle, la pensée juive ouvre un nouveau débat avec le contestataire. Hermann Cohen puis Leo Strauss défendent philosophiquement la tradition. Ce dernier revient, en 1922, sur les arguments de Spinoza contre la révélation, en voulant montrer qu'ils ne sont pas concluants. Une autre série de lectures s'est poursuivie dans la pensée marxiste, de Marx lui-même à Louis Althusser, en passant par Lénine et Gramsci. Aux antipodes, Deleuze, sans Spinoza, ne serait pas devenu lui-même. Aujourd'hui, un penseur comme Antonio Negri se réclame toujours de Spinoza au nom de la révolution.

La fécondité du modèle spinoziste ne cesse d'offrir des figures neuves à la pensée ■

R.-P. D.



Synagogue portugaise à Amsterdam, par E. de Witte, vers 1680

RIJKSMUSEUM, AMSTERDAM - ELECTA/LEEMAGE

«*DEUS SIVE NATURA*»: DIEU EST LA NATURE. VOILÀ QUI ROMPT AVEC TOUTES LES CONCEPTIONS DE DIEU «*PUR ESPRIT*». LE DIEU DE SPINOZA SE CONFOND AVEC L'UNIVERS.

Suite page 76

Pour méditer

« La chose du monde à laquelle un homme libre pense le moins, c'est la mort, et sa sagesse n'est point la méditation de la mort, mais de la vie. »
Spinoza, « Ethique », livre IV, prop. 57, trad. E. Saisset.

« S'il était aussi facile de commander aux âmes qu'aux langues, il n'y aurait aucun souverain qui ne régnât en sécurité. »
Spinoza, « Traité théologico-politique », chapitre XX, trad. C. Appuhn.

« Plus on prendra de soin pour ravir aux hommes la liberté de la parole, plus obstinément ils résisteront. »
Spinoza, « Traité théologico-politique », chapitre XX, trad. C. Appuhn.

« Je laisse chacun vivre selon sa complexion et je consens que ceux qui le veulent meurent pour ce qu'ils croient être leur bien, pourvu qu'il me soit permis à moi de vivre pour la vérité. »
Spinoza, « Lettre à Oldenburg » (1665), lettre XXX, trad. C. Appuhn.

« Notre âme, en tant qu'elle perçoit les choses vraiment, est une partie de l'entendement infini de Dieu [...]. »
Spinoza, « Ethique » (1661-1675), II, scolie de la prop. XLIII, trad. Appuhn.



« Intérieur de la Bourse d'Amsterdam », par Job Berckheyde (1630-1693). Au XVII^e siècle, la capitale des Provinces-Unies est considérée comme la première place financière d'Europe

MUSEUM BOIJMANS VAN BEUNINGEN, ROTTERDAM



Chronologie

- 24 novembre 1632**
Naissance à Amsterdam.
- 28 mars 1654**
Mort de son père.
- 27 juillet 1656** Décret d'excommunication.
- 1660-1662**
Rédaction du « Court traité sur Dieu, l'homme et la béatitude ».
- 1661** Installation à Rijnsburg (près de Leyde). Début de la rédaction de l'« Ethique ».
- 1663** Déménagement à Voorburg (près de La Haye).
- 1670** S'installe à La Haye. Parution du « Traité théologico-politique », sans nom d'auteur.
- 1673** Refuse une chaire de philosophie à Heidelberg.
- 19 juillet 1674**
Le « Traité théologico-politique » est interdit par les autorités provinciales hollandaises.
- 1675** Achèvement de l'« Ethique ». Début de la rédaction du « Traité politique ».
- 1676** Visites de Gottfried W. Leibniz.
- 21 février 1677**
Mort à La Haye à 44 ans.
- 1677** Parution, sans nom d'auteur ni d'éditeur, des « Opera posthuma » (« Traité de la réforme », « Traité politique », « Ethique », « Abrégé de grammaire hébraïque », et d'une partie de la correspondance).

Tolérante, Amsterdam ?

« Amsterdam est appelé le miracle du monde... » s'émerveille un Français de passage en 1673. La capitale des Provinces-Unies est alors la première place économique et financière d'Europe. Affairiste, appréciant le risque autant que le luxe, elle s'est imposée sur toutes les mers, de la Baltique à l'océan Indien. La liberté de la presse et de l'édition y sont sans équivalent ailleurs en Europe. « Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière, où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude... » écrit Descartes qui vit souvent en Hollande à partir de 1628 et y publiera son « Discours de la méthode ». Chacun y est libre de sa pratique religieuse, du moment qu'il participe à la vie économique. Quelques années de séjour, un mariage ou l'acquittement d'une taxe suffisent à devenir hollandais. Amsterdam est ainsi devenue la terre d'asile des négociants protestants d'Anvers qui fuient le joug espagnol, des huguenots chassés par la révocation de l'édit de Nantes mais aussi des juifs de l'Est, persécutés par le pouvoir, et des juifs convertis au christianisme de la péninsule Ibérique fuyant l'Inquisition. Ces « marranes » vont redécouvrir à Amsterdam la religion de leurs pères, et la réinventer. Unis dans un même élan pour les affaires et le respect du texte biblique, protestants et juifs vivent côte à côte dans un climat d'attente messianique qui a pu faire comparer la ville batave à une « Nouvelle Jérusalem ». S'il n'a pas connu Spinoza, le protestant Rembrandt (1606-1669) a ainsi assidûment fréquenté le grand philosophe juif Menasseh ben Israel. De quoi discute-t-on ? De tout, d'économie, de sciences, de politique, mais surtout de Dieu. Est-ce là qu'a commencé à poindre vers 1660 le mouvement des Lumières ? C'est une thèse aujourd'hui courante. Mais la tolérance est une vertu fragile. A partir de 1672, le parti calviniste accède au pouvoir. Deux ans plus tard, on interdit le « Léviathan » de Hobbes et le « Traité politique » de Spinoza ■ CATHERINE GOLLIU

AMSTERDAM, TERRE D'ASILE, OÙ LA LIBERTÉ DE LA PRESSE ET DE LA PRATIQUE RELIGIEUSE EST UNIQUE EN EUROPE AU DÉBUT DU XVII^e, FINIRA PAR INTERDIRE LE « TRAITÉ POLITIQUE » DE SPINOZA.

Suite de la page 73 déterminés ne supprimera jamais notre impression d'être libre. C'est une illusion insuppressible. De même, savoir que la Terre tourne autour du Soleil jamais ne nous empêche de voir faux, et de contempler le Soleil tournant autour de la Terre.

Que devient la morale ?

On pourrait dire: voilà bien la plus immorale, la plus désespérante de toutes les doctrines. Si le criminel n'est plus responsable, si le héros ne pouvait pas faire autrement, bien et mal s'effacent, punitions et récompenses aussi, justice également. Rire de Spinoza. Ce sont là des remarques qui s'agrippent à l'erreur, à la satisfaction rance de distribuer bons points et anathèmes. Effectivement, les jugements moraux sont inutiles, illusoire et même néfastes. Au lieu de vitupérer la méchanceté des hommes, mieux vaut tenter de comprendre comment ils fonctionnent.

Mais cela n'empêche nullement de maintenir des tribunaux, des châtiments et des prisons. Personne ne considère, chez les peuples un peu éduqués, que le nuage porteur d'orage ait une volonté. Il n'est pas responsable de la grêle ni coupable de la destruction des récoltes. Cela implique-t-il qu'on ne se protège pas contre de tels ravages, et qu'on renonce aux bûches ou aux paratonnerres ?

La force de Spinoza, ici, est de nous débarrasser de la morale mais pas de la justice. Il rend inutile et risible cette kyrielle de prétendues évidences sur le bien et le mal. Mais cet allègement immense ne se paie pas, chez lui, d'un abandon au pire, confusion où tout se vaut ou bien flirte avec les bourreaux. La morale, non. L'éthique, oui – ce terme ne désignant pas du tout un système de valeurs mais une manière de vivre telle que les fausses perspectives disparaissent. La vie sage dès lors devient possible. Elle n'est

Spinoza, « ennemi » des juifs ?

Les relations ont toujours été compliquées entre Spinoza et la communauté juive: traître pour les uns, sauveur pour les autres. C'est ainsi que dans les années 50 le président israélien Ben Gourion, qui voulait faire de Spinoza un héros laïque, mène campagne pour que soit levé le *herem* de 1656. Sans succès. Où en est le débat chez les philosophes de confession juive ? Réponse de Pierre Bouretz, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, spécialiste de la pensée juive contemporaine.

PAR PIERRE BOURETZ

« Spinoza et les juifs » ? « Spinoza et le judaïsme » ? Deux questions qui se recoupent sans se superposer et que le témoignage de trois philosophes majeurs du XX^e siècle permet d'éclairer. Le philosophe allemand Hermann Cohen (1842-1918), héraut du rationalisme kantien, écrivait ainsi en 1915: « Ce grand ennemi qui est issu de nous témoigne pour nous malgré lui de la meilleure façon qui soit possible. » Paradoxe ? D'un côté, Cohen justifie à deux siècles de distance le *herem* d'Amsterdam, mais il ne peut nier pourtant la contribution du philosophe à l'« histoire de la civilisation », et le fait que, en tant que défenseur d'une politique républicaine et auteur d'un « Traité théologico-politique » qui demeure le livre fondateur de la liberté moderne, « il a fait progresser la montée universelle des Lumières ».

Quarante ans plus tard, Emmanuel Levinas (1905-1995) porte un jugement à première vue tout aussi ambivalent. Soulignant le « rôle néfaste » de Spinoza dans la « décomposition de l'intelligentsia juive », il ne nie pourtant pas l'importance décisive de son « hommage suprême » à la raison,

précisant que « le rationalisme ne menace pas la foi juive ». Pour lui comme pour Cohen, la « faute de Spinoza » est d'avoir fondé la liberté moderne et affirmé la prééminence de la raison sur la religion en reprenant la critique radicale du christianisme envers le judaïsme, selon laquelle la religion du Christ a libéré les nations du joug d'une Loi opprimente. Cohen insiste sur le fait que Spinoza « interprète le Nouveau Testament comme religion universelle, alors que l'universalité ferait défaut à l'Ancien », Levinas surenchérit en écrivant que, « grâce au rationalisme patronné par Spinoza, le christianisme triomphe subrepticement ». Pour lui, Spinoza « a subordonné la vérité du judaïsme à la révélation du Nouveau Testament », privant en quelque sorte son propre peuple du fondement de son identité.

Enfin, Leo Strauss (1899-1973), philosophe allemand établi aux Etats-Unis, a très tôt cherché à replacer la discussion sur un terrain strictement philosophique. Selon lui, les principales thèses du « Traité théologico-politique » étaient acquises avant la proclamation du *herem* et ne peuvent donc s'interpréter comme une réaction à celui-ci. Ce livre ne doit par conséquent être apprécié qu'en regard au contexte historique et au projet philosophique de Spinoza qui s'inscrivait sur deux horizons: celui de la liberté politique et celui de l'autonomie de la raison. Il supposait donc une critique de la religion et de son fondement dans l'Écriture. « Qu'il ait été ou non rempli de haine envers le judaïsme, des raisons légitimes obligeaient Spinoza à en venir à une critique de la Bible. »

On trouverait ainsi chez Strauss la raison pour laquelle les passions paraissent apaisées. « Spinoza et les juifs ? » Il ne devrait plus s'agir de jugements moraux, mais d'enquête historique. « Spinoza et le judaïsme ? » La question concerne pour l'essentiel son rapport à la tradition et la pensée juives. Autrement dit, que l'on soit juif ou non, Spinoza semble devenu un philosophe comme les autres ■

plus renoncement et sacrifice, comme aux temps d'errance et d'illusion. Elle est plénitude du désir et compréhension, activité et non passivité.

Plénitude du désir

Spinoza ne condamne pas le désir, ne prescrit pas de le brider ou de le juguler comme s'il était, par essence, mauvais. Il y voit, au contraire, « l'essence même de l'homme ». Il en discerne la positivité. A la longue tradition qui conçoit le désir comme résultat d'un manque il oppose la conception d'un processus affirmatif, producteur, générateur de nos jugements. Je ne désire pas une chose ou une personne parce qu'elle est belle. Je la trouve belle parce que je la désire. Renversement capital opéré par Spinoza, qui place au poste de commande le monde plein du désir.

Cela signifie-t-il que tout désir soit à réaliser? Que nous pourrions nous fier à nos impulsions, laisser

« VOUS NE DEVEZ AVOIR AVEC SPINOZA AUCUNE RELATION ÉCRITE NI VERBALE. [...] QUE PERSONNE NE DEMEURE SOUS LE MÊME TOIT QUE LUI ET QUE PERSONNE NE LISE AUCUN DE SES LIVRES. »

libre cours à ce qui nous pousse? On le ferait d'autant plus sereinement que la morale a été évacuée... Le philosophe pourrait rire encore, car ce serait un nouveau contresens. La question n'est plus de traîner les désirs au tribunal du devoir, mais de les transformer en activité, au moyen de la compréhension. Qu'est-ce que cela veut dire?

Nous subissons seulement les causes qui agissent en nous et sur nous tant que nous les ignorons. Mais plus nous les connaissons, plus la situation se transforme. On pourrait objecter que connaître le mécanisme d'un orage ou d'une fièvre ne nous en protège

Exclu de la communauté juive à 23 ans, pour « horribles hérésies » – sur lesquelles on spéculait toujours –, Spinoza marche un livre à la main, à Amsterdam (illustration).



LEBRECHT/RUE DES ARCHIVES

LA FORCE DE SPINOZA EST DE NOUS DÉBARRASSER DE LA MORALE, MAIS PAS DE LA JUSTICE. LA MORALE, NON. L'ÉTHIQUE, OUI – CE TERME DÉSIGNANT UNE MANIÈRE DE VIVRE.



MARTIJN BEEKMAN

Effigies du philosophe remises chaque année à La Haye lors du prix Spinoza, le plus grand prix scientifique néerlandais

pas pour autant. Nous continuons toujours à en subir les inconvénients. Sans doute pouvons-nous agir, parfois, et connaître les causes réelles permet une action efficace. Savoir que cette fièvre est due à telle infection, ce n'est pas du tout la même chose que de se croire malade parce qu'on est maudit, puni pour ses fautes, mis à l'épreuve par la « *volonté de Dieu* », « *ce refuge de l'ignorance* ».

Le regard change entièrement, même si on ne peut modifier le processus. En comprenant comment il marche, et ce qu'il a d'inévitable, on cesse de le subir à l'aveugle. Celui qui sait comment s'agence le monde, les actions des hommes, et les siennes propres, participe d'une certaine manière à l'activité même de Dieu la Nature. Il cesse de maugréer et de tout confondre. Il devient pleinement vivant.

Joie et béatitude

Philosophie de la joie, voilà l'ultime visage de cette pensée. Joie de la puissance d'agir augmentée, du corps et de l'âme tout ensemble, de la compréhension qui devient une action. La tristesse, à l'opposé, rétrécit et entrave. La béatitude du philosophe parvenu au terme de son chemin, c'est la joie constante de comprendre Dieu la Nature sans lui être extérieur. Voilà qui distingue radicalement cette forme de salut de toutes celles qu'offrent généralement religions et sagesse. Ni renoncement au monde ni séparation

d'avec la vie, le corps, la matière. Pas d'échappatoire ou de fuite. Au contraire, la joie pleine d'être sans illusions et dans le réel: « *Plus nous connaissons les choses singulières, plus nous connaissons Dieu.* »

Joie pleine, salut dans le monde et par le monde, la béatitude spinoziste est aussi une forme d'éternité qui n'est pas un au-delà ni une survie après la mort. Elle consiste en la sérénité du sage qui participe, par la raison, à la part d'éternité qui réside dans les idées comme dans les corps. Sans doute l'accès est-il ardu, le chemin escarpé, mais, souligne la dernière phrase de l'« *Ethique* », « *tout ce qui est beau est aussi difficile que rare* ».

Spinoza n'est donc mort qu'en partie. La phtisie, probablement, a bien eu raison de son corps, en février 1677. Le jour de son enterrement, pour le conduire à la fosse commune, il y eut pas moins de six carrosses. On ne saura jamais qui était là. Mais ce cortège amorce la foule immense, variée, souvent imprévisible, de ceux qui le suivent. « *Que son nom soit effacé dans ce monde et à tout jamais* », proclamait le texte lu dans la grande synagogue d'Amsterdam. Echec total...

Les vrais lecteurs de Spinoza forment continûment comme une confrérie secrète. Ils n'écrivent pas nécessairement de commentaires sur ses livres et se contentent de l'aimer vraiment. On ne les reconnaît donc à aucun signe convenu. Ils trouvent simplement rassurant que cet homme ait existé, qu'il ait su résister, avec tant de joie calme, à l'adversité. Ils lui sont reconnaissants d'avoir pu formuler, avec tant d'exactitude, une si puissante pensée. Ils tentent de s'en servir pour être vivants. Seul hommage qui vaille ■

POURQUOI J'AI ADOPTÉ SPINOZA

PAR HENRI ATLAN (*)

Dans les années 70, à contre-courant du « programme génétique » communément accepté comme dogme, j'ai fait partie de ceux qui ont développé la thèse de l'auto-organisation biologique. Certains y ont vu une inspiration spinoziste. Or je n'ai découvert l'« *Ethique* » de Spinoza qu'en 1986. Cette doctrine m'est apparue, après traduction en langage actuel, beaucoup plus adaptée que les philosophies plus récentes à l'état actuel de la biologie et des sciences cognitives, en continuité avec les sciences physique et chimique.

Un exemple: le problème dit « corps-esprit » reste encore largement non résolu au cœur des interrogations philosophiques. La solution spinoziste est originale en ce que le principe de l'unité (monisme) de la matière et de la pensée qu'elle défend n'est ni un matérialisme ni un idéalisme: le corps et l'esprit sont « une seule et même chose, mais exprimée de deux manières » (« *Ethique* », II, 7, scolie). En même temps, il élimine tout finalisme de la nature, c'est-à-dire l'idée que la nature poursuivrait des buts à la façon d'une planification intentionnelle. Spinoza fait en cela œuvre de précurseur par rapport à

la biologie actuelle, et il élabore une théorie physique de l'organisme, car « nul ne pourra la comprendre [cette union] adéquatement, c'est-à-dire distinctement, si d'abord il ne connaît adéquatement la nature de notre corps » (*ibid.*, II, 13, scolie). Ce monisme intégral fournit le cadre de pensée le plus satisfaisant, non seulement pour traiter des problèmes d'éthique biomédicale mais aussi pour analyser et interpréter les données actuelles des neurosciences et des sciences cognitives.

Autre exemple: sans supprimer toute possibilité d'éthique et de responsabilité, sa doctrine du déterminisme absolu rend possible une liberté par la connaissance, bien différente du fameux libre arbitre dont nous observons aisément le caractère illusoire; nous découvrons en effet de plus en plus souvent des causes biologiques, psychologiques, sociales, culturelles à des comportements censés être le fruit de la libre volonté. La doctrine spinoziste se révèle ainsi plus économique sur le plan intellectuel que celles héritées de la théologie et des philosophies idéalistes postkantienne, qui ne conçoivent d'éthique que fondée sur un libre arbitre dont les domaines se restreignent de plus en plus au fur et à mesure des progrès des connaissances scientifiques ■

(*) Biologiste, membre du Comité national d'éthique, auteur, entre autres, des « *Étincelles de hasard* » (Seuil, tome 1, 1999, et tome 2, 2003).

INTERVIEW PIERRE-FRANÇOIS MOREAU

Philosophe

Qui sont aujourd'hui les admirateurs de Spinoza? Réponse de Pierre-François Moreau, philosophe, enseignant à l'École normale supérieure de Lyon, auteur, entre autres, de « Spinoza et le spinozisme » (PUF, 2003).

Le Point: Spinoza est-il spinoziste?

Pierre-François Moreau: Tout dépend de la définition que vous donnez de cet adjectif! Le spinozisme, c'est d'abord la doctrine de Spinoza. Définition rigoureuse, mais limitée parce qu'elle ne peut prendre en compte que les domaines sur lesquels Spinoza s'est exprimé. Une deuxième définition possible est celle du professeur américain Jonathan Israel, qui a écrit « Les Lumières radicales » (Editions Amsterdam, 2006). Pour cet auteur, le mouvement des Lumières s'est développé à partir d'Amsterdam, dès les années 1660, pour se répandre ensuite dans toute l'Europe. Spinoza n'y tient qu'une place modeste mais il en est devenu l'emblème: le « spinozisme » désigne alors cette ébullition d'idées radicales – de même que le surréalisme a été incarné par André Breton sans se limiter à lui. Enfin, le spinozisme peut aussi être compris comme l'application des méthodes de Spinoza à des domaines que lui-même ne connaissait pas, par exemple, la psychanalyse (Lacan s'en est réclamé), la sociologie avec Philippe Zarifian ou l'économie avec Frédéric Lordon.

Qui se revendique de Spinoza aujourd'hui?

Beaucoup de gens. Spinoza fascine pour le discours radical qu'on lui a attribué et qui a suscité de nombreux fantasmes, notamment littéraires. Il est aussi revendiqué par les laïques, par exemple, aujourd'hui en Israël ou dans les pays arabes. Certains théologiens s'en inspirent pour renouveler leur vision de l'Écriture. Il attire aussi pour l'attention qu'il porte au corps (voir le texte d'Henri Atlan page 78), ce qui le distingue de beaucoup de penseurs classiques. Mais même chez les spécialistes de la philoso-

phie, les approches sont très différentes. En France, où l'on s'intéresse surtout à l'histoire des systèmes, on l'admire parce que sa philosophie est l'un des systèmes les plus structurés. Aux États-Unis, où Descartes est le symbole de la « philosophie continentale », Spinoza apparaît comme l'une des évolutions possibles du cartésianisme. En Italie, peut-être le

pays où l'on publie le plus sur lui, on le voit d'abord comme un penseur politique que l'on confronte à des auteurs comme Machiavel, Hobbes ou Marx.

Quel est le point commun des spinozistes?

On est toujours spinoziste contre quelqu'un. Le spinozisme est la philosophie de la minorité contre la majorité, la pensée alternative contre la pensée dominante. C'est une philosophie qui revendique la controverse en tant que telle. Dans l'« Ethique », Spinoza réfute l'idéologie finaliste, mais seulement après avoir longuement démontré les raisons positives qui rendent la finalité impossible. Le spinozisme n'est pas une pensée de l'aphorisme, de la formule, mais de la démonstration: si je pose que je ne suis pas d'accord, je donne des raisons fortement articulées.

Le spinozisme est-il de gauche?

Il est difficile de poser la question en ces termes. Oui, Spinoza est un penseur politique engagé. Le « Traité théologico-politique » est un pamphlet, ce n'est pas un texte

abstrait. Mais quelle signification politique peut-il avoir aujourd'hui? Par la démarche, sa pensée se rapproche de celle de Machiavel ou du Marx de la maturité. Il analyse les institutions et les actes pour eux-mêmes sans jeter sur eux un regard moral. Prenez le cas de la corruption politique: jamais il ne la condamnera comme un vice. Il se demandera si la corruption nuit à la solidité du pouvoir et si elle est nocive pour les citoyens. Il en analysera donc les causes nécessaires et cherchera les moyens efficaces de l'empêcher ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE GOLLIAU



BRUNO DELESSARD

« ON EST TOUJOURS SPINOZISTE CONTRE QUELQU'UN. LE SPINOZISME EST LA PHILOSOPHIE DE LA PENSÉE ALTERNATIVE CONTRE LA PENSÉE DOMINANTE »

Les œuvres

1663 « Principes de la philosophie de Descartes », suivis des « Pensées métaphysiques »**.
 1644 (« Principia philosophiæ cartesianæ »*).
 1670 « Traité théologico-politique »*.
 1670 (« Tractatus theologico-politicus »*).
 1677 (novembre): publication posthume de l'« Ethique démontrée suivant l'ordre géométrique et divisée en cinq parties ».
 1661-1675 (« Ethica ordine geometrico demonstrata »), « Traité politique ».
 1673-1677 (« Tractatus politicus »).
 « Traité de la réforme de l'entendement »,
 1661 (« Tractatus de intellectus emendatione et de via, in qua optime in veram rerum cognitionem dirigitur »).
 Correspondance (1661-1676) (« Epistolæ doctorum... »).
 « Abrégé de grammaire hébraïque » (« Compendium grammatices linguæ hebraeæ »).
 1862: « Court traité sur Dieu, l'homme et son état bienheureux » (ou Court traité sur Dieu, l'homme et sa béatitude »), 1660 (notes prises par des auditeurs de Spinoza lors de leçons en latin).

En gras les dates supposées de la rédaction des ouvrages.
 * Ouvrage paru de son vivant mais anonyme.
 ** Ouvrage paru de son vivant et sous son nom.